

MICHEL ROBIN

PEINTURES

VERNISSAGE VENDREDI

8 DÉCEMBRE 1972 de 18 h à 21 h

EXPOSITION du 8 au 21 DÉCEMBRE

OUVERT DE 10 H A 16 H

SAUF LE DIMANCHE

MAISON DES JEUNES ET DE LA CULTURE

SCEAUX

21 RUE DES ÉCOLES TÉL. 350 - 05.96



L'art n'a d'autre objectif que la réalité : celle d'objets, celle du tableau, celle des moyens pour l'atteindre. La réalité est l'existence.

Le tableau est le lieu universel où des formes de couleur prennent des corps d'objet. Il a la réalité de l'Univers en qui tout s'engendre et s'individualise. Il doit atteindre sa plénitude, avoir la continuité de la substance première, du ciel, de la lumière.

Peindre est réalité d'exister dans l'acte de création. Une vocation universelle se réalise par l'exercice de ce don.

A l'âge de quatorze ans et demi, Michel ROBIN suit les cours de dessin de l'école de la rue Lepic, puis c'est l'académie Frochot. Après son service militaire, il fait la connaissance du peintre suisse HERBST qui lui donne les disciplines d'un métier et un toucher aussi de cette substance

première. En 1965 alors qu'il a vingt cinq ans il abandonne tout gagne pain pour ne plus être que peintre.

1965, c'est «Le Pont-Marie» dans une continuité de bleus et de gris, 1966 et 1967, le village de Tréboul : sous ciel bleu intense ou ciel gris, mouvement de façades, de pignons, de toitures, de cheminées, d'oppositions franches dans l'atmosphère veloutée, dense et continue de la lumière.

En Octobre 1967, HERBST lui prête son atelier à PARIS. Au fond d'une cour étroite, un étroit jardin de sa végétation abondante en enveloppe les vitrages, tamise la lumière. Il y a dans l'atelier des lieux pour vivre dans une intimité de choses harmonisées, mûries par les ans, vert profond, velours, damier blond et noir, carmin jadis agressif, soierie ... L'atelier est composé comme un tableau. La leçon du maître est en lui et il a une sorte de tendresse.

Une âme de breton connaît les infinis du rêve, la solide santé, la sagesse prudente de l'action, l'amour des choses de sa vie. Il observe («La Marotte» 1968) l'intimité que rien ne trouble des objets, des couleurs, d'une lumière dans un miroir.

Parfois les formes naturellement rêvent comme abstraites. Une action intérieure cependant peu à peu anime ses thèmes dans la continuité dense des couleurs. Dans la pénombre de l'hiver 1969 il peint son portrait entre une branche de houx qui atteint le haut de la toile et de l'autre côté seulement deux grenades. En automne la grappe de raisin accrochée à un fil se gonfle de lumière.

Hors de l'atelier (janvier 1970) un chantier ouvre la fosse large, profonde, toute grise de ses fondations, entouré au loin d'immeubles gris. Le parc Montsouris est proche et c'est là les loisirs, l'été les joueurs de cartes : ils se personnalisent d'attitude, de caractère, de corpulence.

Janvier 1971, de nouveau la lumière noire de l'hiver. Une fille de vingt ans «MERETE» pose assise nonchalante sur une banquette, mouvement naturel de sa tête inclinée, de son corps, de ses jambes nues à l'abandon. Au printemps les arbres du parc Montsouris de même négligemment laissent voir les mouvements naturels de leurs branches. Les verts clairs sans ombre des masses de leurs feuillages se trouvent de flaque bleues pâles de ciel. Ils mesurent à leurs pieds la petitesse des



bancs et des hommes.

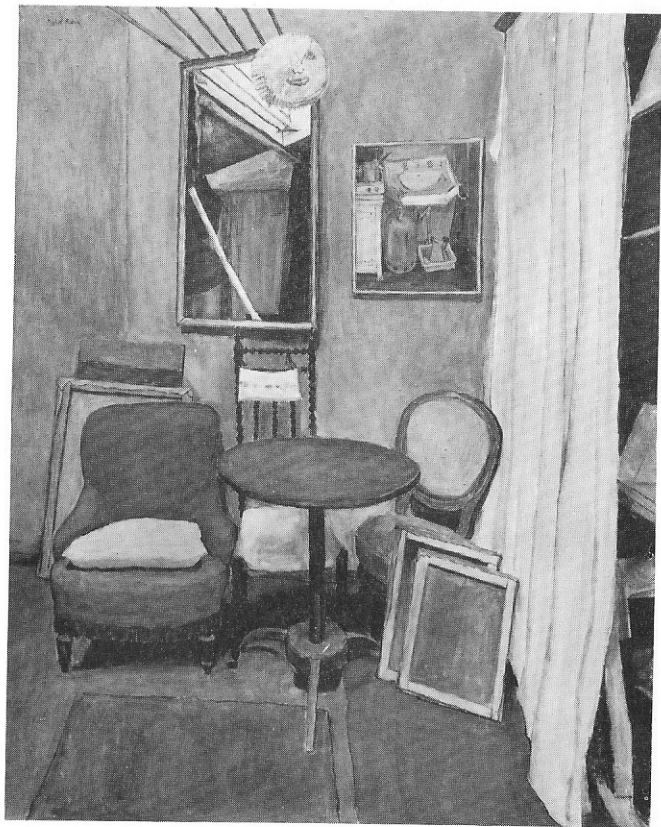
Printemps 1972 à Pont-Aven : paysages, une chambre d'hôtel, «L'entrepôt» d'un marchand de vin. Été à PARIS : «L'Amérique latine». Automne : «Le Carrefour» et ses cafés, «L'atelier».

L'atelier est étroit : ce qui est proche est vu par dessus et s'avance, ce qui est plus loin de profil s'éloigne. Les objets prennent un mouvement d'attitude, d'action. Ils donnent le mouvement plastique à la composition. Ils engendrent discrètement comme une conséquence, leur accompagnement en formes abstraites.

Les choses de la vie de tous les jours possèdent la vérité de l'existence comme les couleurs sur la palette et les formes que ces choses créent sur la toile.

La vérité de la forme naturelle des objets, la vérité de leur couleur se réalise dans l'unité, le mouvement, la vie, substance et réalité même du tableau.

Blanc d'émail un lavabo, bleu une bouteille de gaz butane, bleu céruléum la cuvette en plastique, outremer la serviette, lit rouge, draps blancs, couverture moelleuse de laine rayée de couleurs tendres. Le turban rouge d'une femme en costume de bain sur le jaune, le vert et le



bleu de la mer d'une carte de l'Amérique latine devant laquelle elle est assise. Couleur de matière, couleur de lumière, les objets de leur couleur entre eux s'établissent d'eux-mêmes dans leur forme réelle comme naturellement dans la vision.

Tout est pensé par objet de couleur, famille d'objets par la couleur. De leur mouvement les objets jouent leur couleur une, dense, intense, créent l'évènement. Il y a des lieux où la présence se tait dans un fond de lumière transparente. Il y a des miroirs et des portes ouvertes où le monde vit dans une lumière autre, une existence autre, sublime sans doute, inconnue, lointaine.

P. G. BRUGUIERE

Paris, le 9 Novembre 1972

